

## ANNUNZI BIBLIOGRAFICI

ISTITUTO CENTRALE PER IL CATALOGO UNICO DELLE BIBLIOTECHE ITALIANE E PER LE INFORMAZIONI BIBLIOGRAFICHE, *Le edizioni italiane del XVI secolo. Censimento nazionale*. I, A, 2<sup>a</sup> ed., ICCU, Roma 1990. Un vol. di pp. 336.

Come si è già avuto modo di annunciare («Aevum», 64, p. 591) è stata recentemente pubblicata la seconda edizione ampiamente riveduta e corretta nonché sostanzialmente migliorata nella veste grafico-editoriale rispetto alla prima del Censimento nazionale delle cinquecentine italiane promosso dall'Istituto centrale per il catalogo unico. Rispetto alla prima edizione, come si desume dalle «Concordanze» pubblicate al termine del volume (pp. 349-365), le schede sono passate da 3539 a 3775. L'importanza del volume per gli studi cinquecenteschi è indubbia: basti pensare alla presenza di voci come *Accademia*, o quella di nomi come *Dante Alighieri* (A 1142 [*Le terze rime* di Aldo, 1502] - A 1179), *Pietro Aretino* (A 2322-A 2453), *Ludovico Ariosto* (A 2505-A 2808), *Aristotele* (A 2833-A 2971) e *Agostino* (A 3346-A 3413). Le schede sono state compilate grazie alla collaborazione di circa 670 biblioteche italiane, tra le quali manca però sempre una delle raccolte più interessanti, almeno per chi si occupa di cultura veneziana, ma non solo, la Biblioteca del Museo Correr di Venezia. Le schede sono organizzate, come di consueto, facendo seguire al nome dell'autore una forma abbreviata del frontespizio, i dati editoriali, l'indicazione della paginazione e del formato. Completa la scheda la segnalazione delle biblioteche italiane che possiedono almeno un esemplare dell'opera.

Solo un piccolo esempio a illustrare una delle tante novità di questa seconda edizione del primo volume, che è auspicabile sostituisca entro breve tutte le copie della prima, assai imperfetta edizione. La Biblioteca Trivulziana possiede, sotto la segnatura Triv. H 305, un curioso poemetto di Francesco Allegri, *La convocazione de gli signori de la christianitade contro el turco*, [Venezia, c. 1501], ignoto a tutti i repertori, compresa la prima edizione de *Le edizioni italiane* I (ma segnala-

to da *Guerre in ottava rima*, I, Panini, Modena 1989, nr. 2.56). Ora il volumetto viene invece schedato della seconda edizione, sotto la sigla A 1200, anche a indicare la ritrovata piena collaborazione di una così gloriosa istituzione come la Biblioteca Trivulziana di Milano. È possibile comunque fare almeno una piccola giunta al catalogo: tra le edizioni di Agostino manca una *Opera utilissima chiamata l'Hiponostico contro pelagiani e celestini*, Venezia, Comin da Trino 1543, della quale si segnala l'esemplare conservato nella miscellanea Firenze, Biblioteca Nazionale Centrale, Guicc. 3.5.32, una bella raccolta di edizioni cominiane dell'Agostino volgare.

Come già fatto per il II volume, chiude la serie delle schede un breve elenco delle contraffazioni realizzate nei secoli seguenti al XVI (p. 229), al quale segue un indice dei nomi ricordati all'interno delle schede (curatori, autori secondari, traduttori) e un indice dei tipografi e degli editori.

(E. BARBIERI)

F. WAQUET, *Le modèle français et l'Italie savante. Conscience de soi et perception de l'autre dans la République des Lettres (1660-1750)*, Collection de l'École française de Rome, Rome 1989. Un vol. di pp. 565.

Cet ouvrage est la thèse de doctorat d'Etat que l'auteur a préparée sous la direction de M. Marc Fumaroli. Ce que Françoise Waquet analyse ici, c'est le moment où se produit une inversion de tendance dans les rapports culturels franco-italiens, où se fonde une nouvelle hiérarchie qui voit l'Italie affaiblie perdre en influence et être reléguée à un rang subalterne tandis que la France triomphante devient un modèle auquel il faut se conformer, que l'on doit imiter. F. Waquet a choisi d'étendre le territoire de sa recherche à la France (réduite en fait à Paris) et à l'Italie, et de limiter le champ de ses observations au domaine de l'érudition, important pour la période considérée et qui lui est familier, de par



sa formation. Il faut signaler la présence à la fin du volume d'un abondant état des sources et d'une très riche bibliographie (pp. 453-536) auxquels il est utile et précieux de pouvoir se référer.

F. Waquet a intitulé la première partie de son ouvrage *Les termes de l'échange*. Dans le premier chapitre elle envisage «la science ultramontaine devant l'opinion française (1660-1750)» et tout d'abord elle analyse la présence de l'érudition italienne en France et l'intérêt qu'elle y suscite grâce à trois voies d'approche: l'examen du marché du livre, des bibliothèques et des périodiques. Ces premiers résultats de l'enquête quantitative se trouvent confirmés par les jugements des érudits français sur l'Italie savante; l'Italie apparaît comme un pays du passé, où les doctes sont peu nombreux, qui est incapable d'accéder au savoir moderne (en raison non seulement de faiblesses méthodologiques mais aussi «d'un style ampoulé et affecté, [opposé] à l'idéal de clarté et de simplicité exigé par le nouveau savoir»). En bref, le Français qui, vers l'année 1670, s'écria: «l'Italie, c'est rien», ne faisait que dire tout haut et d'une façon outrancière ce que beaucoup pensaient (y compris les défenseurs français de la science ultramontaine). Le second chapitre envisage l'autre versant du problème: «la science française devant l'opinion italienne (1660-1750)». La démarche est la même que celle du chapitre précédent, l'analyse porte d'abord sur l'érudition française en Italie (enseignements des périodiques, du marché du livre, des bibliothèques; les livres interdits) et ensuite sur les jugements des érudits italiens sur la France savante; la France apparaît comme «la *dotta nazione*» (selon l'expression utilisée par Muratori en 1743) où les savants, qui sont très nombreux, allient suprématie intellectuelle et grande courtoisie et exercent une profonde influence. Tous les lettrés italiens rêvent de l'*iter gallicum*: «La France était donc le pays du savoir où un jeune talent rêvait de se former, de se perfectionner; c'était aussi le théâtre où un savant confirmé ambitionnait de s'imposer. De surcroît, se rendre célèbre à Paris emportait du même coup une renommée européenne» (p. 126, selon l'opinion soutenue par Scipione Maffei). C'est donc l'inégalité, le déséquilibre qui caractérise l'échange entre les élites française et italienne. Dans son troisième chapitre «science française et science italienne: les enseignements de l'historiographie contemporaine», F. Waquet se demande ce qui pourrait expliquer cet échange fort inégal; elle montre que «la situation intellectuelle de l'Italie était propice à la réception d'influences extérieures, alors que la science française, par

ses réalisations et par sa coloration, était en mesure de répondre aux aspirations des '*letterati*' d'outre-monts [...]. Tout naturellement, le courant allait du Nord vers le Sud; le flux inverse était inexistant» (p. 202). Cependant pour l'historien contemporain, cette opposition maîtres-disciples demande à être atténuée: l'érudition française n'était pas sans faiblesses et la vitalité de l'Italie savante était plus forte qu'elle n'apparut généralement aux lettrés français de l'époque. Mais alors pourquoi des interlocuteurs qui, somme toute, n'étaient pas si éloignés l'un de l'autre ont-ils exagéré l'écart qui les séparait? C'est la question que l'auteur se pose dans la deuxième partie: *La logique de l'inégalité*; dans son chapitre 4, l'auteur tente de définir «la genèse d'une attitude intellectuelle» et oppose «l'Italie, c'est rien» à une autre opinion tout aussi tranchante, celle exprimée par Pétrarque en 1368: «pas d'orateurs ni de poètes hors d'Italie». C'est à partir de cette humiliation de 1368 que les Français accomplissent un travail obstiné d'affirmation de soi; leur sentiment de supériorité se trouvant renforcé par le prestige et la gloire attachés aux premières années du règne de Louis XIV, ce long cheminement débouche sur l'idée de revanche et sur le stéréotype violemment négatif qui flétrit la réputation de l'Italien (esprit rétrograde, subalterne et ignorant). De plus, pour Mabillon et ses contemporains, la médiocrité de la science italienne était due à l'incapacité du génie ultramontain d'accéder aux exigences de la science moderne. Cette hostilité des savants français envers l'Italie doit bien sûr être replacée dans le cadre plus vaste du conflit qui touche aussi bien les domaines politique et économique que moral et religieux; elle doit être située dans le cadre plus général de la polémique anti-italienne étudiée par Lionello Sozzi. Le chapitre 5 est consacré aux «différences cachées» des Français et des Italiens et en particulier à la reconstitution des systèmes spatio-temporels qui les caractérisent (conception optimiste du temps, facteur de progrès pour Petau et Mabillon; sentiment de déclin et poids d'un passé exemplaire du côté italien. Espace favorisé dans le cas de la France; désert en marge du monde pour l'Italie). Le chapitre 6 traite de «la communication savante entre la France et l'Italie: un dialogue imparfait», cette relation y étant analysée comme une pratique de communication (avec l'opposition entre la générosité des Français et la parcimonie des Italiens, du point de vue de la communication des manuscrits et des résultats de travaux). La réaction des Italiens pour échapper à leur marginalité fut une ouverture aux savoirs étrangers qui affaiblit encore leur

position dans le dialogue avec les savants français. En conclusion, F. Waquet relève que «ce souci [italien] d'être à l'écoute du monde» perdure et elle se demande s'il n'y a pas là «le désir de retrouver, par le biais d'une telle participation aux grands débats d'idées contemporains, l'universalité un jour perdue».

Quant à nous, nous tenons à souligner l'ampleur de la documentation recueillie, la richesse de la bibliographie consultée, le nombre impressionnant d'ouvrages cités. Par ce gros travail l'auteur (chartiste de formation) nous donne un bel exemple d'érudition.

(M.-J. PIOZZA DONATI)

N. MINERVA, *Il diavolo. Eclissi e metamorfosi nel secolo dei Lumi. Da Asmodeo a Belzebù*, Longo ed., Ravenna 1990 (Il Portico, 91). Un vol. di pp. 219.

Si sarebbe stati tentati di credere che il razionale e smalzato secolo dei Lumi avesse dovuto riservare al diavolo scarsa, se non nessuna attenzione, e relegare nel ripostiglio delle cose antiche fenomeni come quello delle streghe, dei vampiri, dei sabba, ecc. Del resto, il ridottissimo spazio che i *philosophes* del secolo, con la sola eccezione di Voltaire, hanno riservato al Principe delle Tenebre ed al suo seguito avrebbe potuto far supporre che si trattasse di un problema in qualche modo risolto. In realtà, le cose non stanno propriamente in questi termini — ed il bel libro di N. Minerva, informato e condotto con sicuro rigore metodologico, lo dimostra ampiamente: non solo al diavolo il secolo dei Lumi ha riservato uno spazio abbondante, a prima vista assolutamente insospettabile, ma attraverso eclissi e metamorfosi che l'A. ripercorre con grande acribia, il periodo ha visto il progressivo, complesso trasformarsi dell'immagine del diavolo, della sua funzione sia all'interno della società sia nell'ambito della storia letteraria, e dell'atteggiamento che, sia a livello di teologi, medici e giuristi sia a livello di sentimento comune, nei suoi riguardi si è venuto via via manifestando. Importante momento di passaggio, quindi, che investe profondamente la tradizionale rappresentazione del diavolo, spogliandola delle caratteristiche soprattutto esterne («fisiognomiche», dice l'A.) che i secoli precedenti avevano plasmato, per ricondurla, attraverso un lodevole, e spesso rigoroso, ricupero delle più antiche ed autentiche fonti bibliche, ad una più pura e profonda concezione; senza riuscire però mai,

al di là delle intenzioni o delle illusioni illuministiche — dell'illuminismo beninteso più laico e materialista — a distruggere definitivamente un'immagine, se non anche una realtà, che difatti risorge, non solo in maniera metaforica, alla fine del secolo, in occasione ed a contatto con gli orrori e gli eccessi della Rivoluzione, che riporta a galla fantasmi, immagini, credenze ancora ben radicate al fondo del popolo francese, e non solo francese.

Un percorso, come si diceva, ambiguo e complesso che N. Minerva segue attraverso i suoi momenti più rappresentativi, sulla base di un'approfondita conoscenza di tutte le opere essenziali, che esamina con lodevole scrupolo, sempre attenta a porre in evidenza i rapporti, non sempre trasparenti o espliciti, tra intenzioni e pagina scritta; le interazioni che, volutamente o meno, si instaurano tra opera ed opera, tra presa di posizione e presa di posizione; il peso del passato (sia esso teologico, medico, giuridico, antropologico o semplicemente psicologico) e le tensioni dell'avvenire; le contraddizioni tra la volontà, comune a quasi tutti, di liberare l'uomo da inutili angosce o da assurde credenze e la necessità di salvare quello che di irrinunciabile stava sotto, sottraendosi quindi al rischio di un eccessivo pirronismo o di un vero e proprio agnosticismo, che avrebbe significato, come avrebbero voluto molti *philosophes*, la negazione non solo del diavolo ma anche di tutto il divino; ecc.

Nella controversia, che attraversò in pratica quasi tutto il secolo, intervennero personaggi importanti, talvolta addirittura illustri, quali Malebranche, Bayle, Saint-André, Lenglet-Dufresnoy e Calmet in Francia — che l'A. libera opportunamente dalla fin troppo facile ma anche superficiale, seppur micidiale ironia volteriana —; Muratori, Tartarotti, Maffei, Gorini Corio in Italia, per non citare che i maggiori. Del resto, il fatto che Voltaire — quasi unico tra i *philosophes* — sia ritornato con ossessiva insistenza sul tema, trattandolo con la sua proverbiale ironia assai più che con i lumi della ragione, dimostra, più chiaramente di ogni altra considerazione, non solo che il problema del diavolo non era stato definitivamente risolto dai decreti regi o dai lumi della ragione, ma che esso era, di fatto, assai meno banale di quanto il fin troppo sufficiente silenzio di tanti altri pensatori potesse — o volesse — lasciar supporre. Certo, il diavolo di Cazotte non è più quello di Lesage; ma proprio l'assai maggiore spessore — e l'inquietante presenza di Belzebù rispetto al simpatico e in fondo banale diavolo